

POURQUOI NE S'ENTENDENT-ELLES PAS?

La presse mondiale a signalé la publication, dans la "Revue des Deux Mondes", d'une étude publiée par le capitaine René Fonck, un des "as" de l'aviation française pendant la guerre, sur les armements de l'Allemagne et sur la possibilité d'une revanche allemande favorisée par le développement extraordinaire des armements aériens et de la guerre chimique. Il est à remarquer, à ce sujet, qu'au cours de la campagne électorale qui se développe actuellement en Allemagne et dont le résultat sera bientôt connu, on a découvert une organisation communiste dont les combattants étaient armés non seulement de revolvers et d'armes à feu de toute nature, mais encore de tubes contenant des cultures de bacilles de choléra. Il n'est pas douteux que si l'Allemagne, sous la poussée des sentiments nationalistes qui se développent avec une force considérable à l'heure actuelle, se décidait à entreprendre une nouvelle guerre, son armée ne comprendrait pas seulement des unités aériennes et d'autres unités entraînées à l'usage des gaz asphyxiants, mais aussi des spécialistes chargés de répandre la maladie et la mort par la dissémination de microbes. C'est un point sur lequel on ne saurait trop insister lorsque l'on parle de la revanche allemande, car l'arme odieuse trouvée entre les mains des communistes, changerait la face de la guerre de telle sorte qu'elle dépasserait en horreur tout ce qu'on a vu entre 1914 et 1918 — et pourtant les Allemands ont alors dépassé en barbarie tout ce que l'on pouvait imaginer. Le capitaine René Fonck est d'avis que l'Allemagne sera en mesure de procéder à une mobilisation très rapide de sa flotte aérienne et de ses usines de produits chimiques, à l'heure où elle décidera de prendre sa revanche. Le capitaine Fonck considère enfin que la France et l'Allemagne sont destinées à rester face à face dans l'avenir, toujours prêtes à reprendre un duel éternel. Nous sommes loin de partager sur ce point l'opinion du capitaine Fonck; nous croyons que l'Allemagne n'est pas forcément vouée à un avenir belliqueux et que les deux pays qui marchent à la tête de la civilisation européenne pourraient un jour se entendre. Mais c'est à une condition: il est absolument nécessaire qu'au préalable le désarmement moral soit sincère et absolu en Allemagne; autrement dit, il faut que les idées républicaines et démocratiques lancées dans les couches profondes de la population allemande des racines puissantes. Nous n'en sommes pas là, évidemment! Mais ce jour peut venir, et il viendra si les alliés de la France consentent pour faire comprendre à l'opinion allemande que le salut de l'Allemagne se trouve, non pas dans la poursuite d'une revanche qui ne peut être que stérile et dangereuse pour l'avenir de la civilisation, mais dans l'exécution des obligations imposées par le Traité de Versailles et complétées par le rapport du général Doyen et de ses collègues. Car cette exécution même aura pour résultat de satisfaire un sentiment de justice qui peut à la longue pénétrer dans des consciences jusque-là égarées par les consciences germaniques.

SPARTACUS.

VILLES QUI DEVIENNENT TUMEURS

La commission métropolitaine qui est chargée de pourvoir aux besoins présents et futurs de la ville de New-York annonce semi-officiellement que sa population est actuellement de plus de 8 millions d'habitants, sans compter quelque 2 ou 3 millions de population suburbaine. C'est probablement plus que ne possède Londres, et New-York est la plus grande communauté urbaine du monde entier. C'est un honneur à la fois obéru et périlleux, car les dangers de l'urbanisme augmentent en raison carrée de l'augmentation des populations.

Les Américains ne semblent aucunement s'inquiéter de ce qui peut advenir de cas fortuits dans des centres de cette magnitude. Ils veulent que leurs cités grandissent davantage. Dans vingt ans, prétendent-ils, New-York comptera 14 ou 15 millions d'âmes, et plus de 20 millions en cinquante ans. En moins d'un siècle, affirme un rapport de la dite commission métropolitaine, la population du Greater New-York sera de 50,000,000 d'habitants. Nos voisins ne se doutent pas qu'une telle monstruosité urbaine pourrait bien voir se répéter la ruine de Babylone ou la destruction de Sodome!

A Londres, l'on convient aujourd'hui qu'il y a danger à grossir davantage les agglomérations humaines. La tendance est de décongestionner la métropole anglaise par la création d'une double ceinture de petites villes modernes qu'on appelle les villes-jardins et dont le maximum de population est fixé à 50,000 âmes. Pour la santé publique, le confort des citoyens, et leur sécurité même, l'on estime qu'il ne faut plus construire de villes surhumaines. Les Romains pensaient que le bonheur loge dans les maisons modestes; les Anglais savent par expérience que la misère sordide rongée le coeur des grandes villes comme un cancer inguérissable.

On se demande en frémissant ce qu'il adviendrait d'abord des petits enfants si les services d'eau, de glace ou de lait venaient à manquer pendant une semaine seulement dans une cité de 10 millions d'habitants ou plus! Ce serait bientôt le fléau des mortalités infantiles par centaines de mille, puis l'explosion d'épidémies qui faucheraient impitoyablement les pâles humains. Non, vraiment, nous n'ambitionnons pas pour notre patrie de voir nos villes-champignon se transformer un jour en villes-tumeur.

Maurice AUBRY.

LA JUSTICE TENUE EN SUSPICION

Carnet de la Semaine L'ARGUMENT DECISIF

Depuis trois mois, je faisais, sans résultat, la cour à la belle Mme Durand. Depuis trois mois, j'usais des trésors d'éloquence au thé, au bar, dans son salon, même en taxi, et pourtant en pure perte. C'est en vain que je Péblouissais d'une richesse imaginaire, en mettant ma fortune à ses pieds. C'est en vain, connaissant son faible pour les forts, que je me vantais de prouesses sportives, que je doublais le volume de mon bicop, que je triplais le volume de mon tricop, grâce à des corps étrangers dans mes manches. C'est en vain que je me montrais beau, spirituel, séduisant, charmeur. Mme Durand ne me cédait point. Cette situation ne pouvait durer.

Ce jour-là, j'avais rendez-vous avec elle au Bagdad, et, m'excusant, attendis sur la paillasse de mon coiffeur, le monologues. Soudain, chapeauté d'une délicieuse cloche cloquée d'argent, pointée dans une robe de soie noire, l'œil à moitié fermé et la bouche à moitié ouverte, la belle Mme Durand fit son entrée. Je lui baisai la main avec passion. — Un rose-croissant? lui offris-je. — Pas ça, dit-elle, je suis en deuil du rose, vous manquez de tact. — Alors, du stout? Elle acquiesça. — Pour la dernière fois, allons-y, pensa-t-elle, et, véritable don Juan, je fus tendre, caressant, séduisant, idéal. Je lui promis tout. De ce rire agaçant que je connaissais bien, la jolie veuve répondait négativement à ma passion.

Alors, les yeux dans les yeux, je la regardai, je ressentis une douleur violente suivie de picotements. Une poussière ou un charbon, (de chez J. G. Labrecque, à ce qu'on dit) venait de me pénétrer dans l'œil, qui devint rouge et se mit à pleurer; de grosses larmes me coulèrent le long du nez. Je dors fatigué. De plus, j'étais ébloui. Vouloir toucher une femme, mettre toute son âme dans ses yeux et recevoir une poussière ou un diamant noir dans l'œil. Tout était perdu.

A ce moment, Mme Durand me prit la main et me la serra tendrement. — Chéri, ah! chéri. — Quoi? — Il pleure! Des larmes, des vraies larmes. Vous pleurez? Vous m'aimez donc tant que ça? Je suis une sentimentale, je ne puis résister aux larmes. Ah, mon ami. Et elle m'embrassa tendrement sur l'œil, où le petit charbon bienfaiteur roulait lentement.

MAX.

LA CHASTE GERMANIE

Les francophobes ne cessent de nous assourdir en nous parlant de la chasteté allemande et de la lubricité française. Or, voyez comment on entend la morale en Germanie: Les fonctionnaires de cette pudibonde personne ont, certes, des trouvailleries merveilleuses. Un jeune couple a retenu une caïenne dans le wagon-lit. Au moment de pénétrer dans la dite cabine chacun donne son bulletin de passeport au contrôleur. Mais celui-ci s'oppose à ce que deux personnages de sexe différent occupent le même compartiment. Naturellement, les jeunes gens sont un peu embarrassés. — Pas mariés, impossible dit le contrôleur. — Et si c'était ma fiancée? demande le jeune homme. — Impossible, autre cabine pour madame. — Je ne veux pas être avec quelqu'un que je ne connais pas, dit la jeune femme, j'aurais peur. Je veux rester avec mon frère à qui mon mari m'a confiée. — Ah! dit le contrôleur, si vous deux êtes frère et sœur, bien différent. Fallait plus tôt dire cela à moi. Et, respectueux, il s'effaça pour laisser entrer le couple dans la cabine.

POURQUOI CETTE PROTECTION OFFERTE AUX BANDITS?

LA DUCHESSE DE RICHELIEU ET L'AFFAIRE DE VALLEYFIELD

L'arrestation de Serafini et de ses comparses vait-elle amener des révélations susceptibles de placer la police de Montréal ou partie d'icelle en mauvaise posture? C'est la rumeur qui circule en maints quartiers d'ordinaire bien informés.

Le meurtre d'un agent, il y a une année déjà, et l'indifférence présumée de la police dans cette affaire, avaient intrigué beaucoup de gens qui soupçonnaient que certaines ramifications avaient empêché la Sûreté d'agir avec le zèle qu'elle apporte en semblables occurrences.

Un qui pourrait en dire long sur ce sujet et sur bien d'autres est, paraît-il, le dénommé Tony Frank, appréhendé en rapport avec l'attentat meurtrier de la rue Ontario-Est.

Comment se fait-il qu'on ait toléré si longtemps dans les couloirs de la cour de police ce sinistre individu? C'est là un secret qui s'éclaircira peut-être bientôt. D'autres personnages, familiers des mêmes couloirs, auraient sans doute d'intéressantes confessions à faire s'ils y étaient appelés.

On intime que la bande dans laquelle furent recrutés les bandits de la rue Ontario-Est se composait d'une cinquantaine d'individus. C'est cette bande qui a commis à peu près tous les méfaits perpétrés à Montréal depuis un an. Qu'elle ait pu opérer si longtemps, c'est justement ce qui intrigue tant de personnes et ce qui contribue à jeter des suspicions sur certains membres de la police.

Aussi, la mansuétude de notre avocat-général, l'hon. M. McMurray, envers le bandit Beauchamp, n'est pas pour décourager certains malandrins des Etats-Unis de venir nous visiter de temps à autre.

Ajoutez à cela l'intervention extraordinaire qui s'est exercée d'Ottawa en faveur de ce jeune Américain, Walter Muir, qui pour un oui ou pour un non occasionna un Canadien-français, Lavolette, à Valleyfield.

L'intervention de cette duchesse de Richelieu en faveur de Muir a de quoi faire réfléchir. On s'étonne à bon droit qu'une duchesse au nom si reluisant s'intéresse au fils d'une blanchisseuse.

Est-il vrai que d'irrésistibles influences s'exercent en faveur de ce Muir, comme il s'en exerça pour Valentine Shortis, un autre assassin qui choisit Valleyfield pour théâtre de ses exploits?

La Justice, pour toutes les raisons décrites plus haut, est en train de perdre beaucoup de son domaine, à moins d'y mettre ordre, et c'est là la tâche qui incombe à tous les journaux vraiment indépendants.

"L'AUTORITE".

L'ALIMENT DE DEMAIN

Les savants nous causent parfois de graves inquiétudes. Non contents de nous prédire qu'une guerre chimique empoisonnera bientôt notre misérable vie, ils annoncent encore pour un avenir relativement rapproché la fin de la végétation terrestre et la nécessité pour la science de nourrir l'humanité souffrante de décoctions cuisinées dans de bizarres cornues. Les bons vivants n'ont plus qu'à faire leur sacrifice, l'ère des fins repas sera passée comme jadis l'habitude de faire ripailles et chère lie!

Cette perspective désagréable aura peut-être pour bon effet de nous obliger à porter plus d'attention à la question forestière. Car, en attendant de nourrir son homme, la chimie crée le désert autour d'elle en détruisant rapidement tout fibre végétale. Dans notre seul pays, l'on coupe annuellement 35 millions d'arbres pour fournir la pâture quotidienne aux monstres mécaniques qui mangent le papier. "C'est un gaspillage éhonté, une imprudente folie que de ruiner ainsi l'une des richesses naturelles du Canada", disent certains alarmistes: "dans 25 ou 30 ans, nous n'aurons plus de forêts et les arbres seront une rareté que l'on admirera dans les parcs publics ou sur les terres de certains personnages riches".

Tant que l'exploitation intensive de nos bois n'était qu'un gaspillage ordinaire, le peuple avait quelque raison de ne s'en soucier que peu ou prou. Est-ce que le vent du siècle n'est pas à la dépense effrénée de tout ce qui peut être converti en or, en plaisir, en jouissances? Mais du moment que la coupe du bois menace le ventre du roi de la création, il est urgent de convenir que quiconque détruit nos essences forestières est coupable d'un crime de lèse-majesté! Certaines conserves alimentaires donnent un avant-goût de ce que serait la vie au "ersatz" auprès de laquelle le menu d'un carême sévère est un régime de suralimentation pantagruélique!

Placide BAUSET.

RECIT D'HORREUR

Il ne manque pas de gens pour nous obstiner, même à nous, Canadiens, que la Russie est un vrai paradis terrestre.

Eh bien, d'un livre de M. Serge Svanoff, que nous venons de recevoir, nous extrayons ce récit effarant: — Grand-père Karniel, grand-père Karniel, viens vite!

— Où? que je lui demande. — Tu le verras bien! Dépêchez-vous seulement, on a besoin de toi.

Je m'habillai, me couvris de mon touloque et sortis de la maison. Il gelait très fort. Notre président m'attendait dans la rue, en dansant pour se réchauffer les pieds. — Tu seras témoin, me dit-il.

— Témoin de quoi? demandai-je encore. — Il ne me répondit pas, mais me mena à Fitcha que vous avez vue.

Nous entrâmes dans la cour. Je pensais, en route, qu'il était arrivé une histoire de boues. La porte de l'entrée était ouverte toute grande. A gauche, sur la neige, était posée une gamelle contenant quelque chose de noir.

— Regarde bien ça, me dit-il. Je regardai et vis, dans un sautoir foncé et trouble, surgir quelques flocons grisâtres de sang coagulé, deux ou trois morceaux de graisse blanche et des grains de blé confus. La gamelle avait été posée la toute chaude et il ne restait qu'un peu fondu tout autour.

— Cela peut, peut-être, donner de l'appétit, dis-je au président, mais est-ce tout ce qu'il y a à voir? — Il y a autre chose. Sais-tu bien que Varvara a tué son mari, le soldat?

Nous pénétrâmes dans le vestibule. Il me conduisit devant le coffre et souleva le couvercle. Il était plein de sang et, par-dessus, étaient posés des pieds humains, tout bleus.

— Quand le jeune prince fut invité ma mère à danser — dit l'auteur anonyme d'un livre qui vient de paraître à Londres, chez Nash et Grayson sous ce titre de "Souvenirs qui n'ont pas été soumis à la censure" — elle remarqua qu'il portait des gants de peau blancs énormes (bien trop grands pour lui) qui enveloppaient ses mains plutôt qu'il ne les couvraient. Son Altesse Royale lui expliqua que ces gants lui avaient été envoyés par quelqu'un dont il ignorait le nom et qu'ils étaient accompagnés d'une lettre soi-disant écrite par une dame qui lui disait qu'elle était jeune et jolie, qu'elle se rendait au bal et que s'il elle voyait qu'il ne portait point ces gants, elle viendrait se tuer tout à côté de lui.

LA GALANERIE DU PRINCE

Le prince de Galles est devenu à la mode en ces derniers temps surtout par ses chutes de cheval. Son grand-père, Edouard VII, s'y prenait autrement, invité d'honneur à un bal new-yorkais, voici comment il s'y conduisit: "Quand le jeune prince fut invité ma mère à danser — dit l'auteur anonyme d'un livre qui vient de paraître à Londres, chez Nash et Grayson sous ce titre de "Souvenirs qui n'ont pas été soumis à la censure" — elle remarqua qu'il portait des gants de peau blancs énormes (bien trop grands pour lui) qui enveloppaient ses mains plutôt qu'il ne les couvraient. Son Altesse Royale lui expliqua que ces gants lui avaient été envoyés par quelqu'un dont il ignorait le nom et qu'ils étaient accompagnés d'une lettre soi-disant écrite par une dame qui lui disait qu'elle était jeune et jolie, qu'elle se rendait au bal et que s'il elle voyait qu'il ne portait point ces gants, elle viendrait se tuer tout à côté de lui."

NOS SYMPATHIES

Nos sincères sympathies vont à M. Adélar Fortier dans le deuil profond qui vient de le frapper par la mort de son fils Yvon, emporté à l'âge de 22 ans.

"L'AUTORITE"

LES IMPERIALISTES SONT FURIEUX

Mais le gouvernement King n'a qu'à laisser croasser ces corbeaux. — Que fera sir Lomer?

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Ottawa, 3. — Les impérialistes de Londres, Ottawa, Montréal et autres lieux ont déclenché contre le gouvernement Mackenzie King une campagne dont l'importance primordiale pour le Canada n'a pas encore été bien comprise par le public en général.

La ratification du traité de Lausanne par la Grande-Bretagne a permis à notre premier ministre d'affirmer une fois de plus l'attitude du Canada touchant sa politique extérieure. Depuis bientôt cinquante ans, et plus particulièrement sous le régime Laurier, notre pays n'a pas laissé passer une seule occasion de revendiquer la plus complète autonomie.

C'est ainsi que nous avons conclu des traités de commerce avec les principaux pays de la terre avec lesquels il y avait avantage à transiger, sans le concours de la mère-patrie. A la conclusion de la paix, à Versailles, le Canada revendiqua le droit d'être représenté par ses propres délégués, qui délibérèrent au nom de leur pays et conclurent, s'il y a lieu, des engagements distincts et séparés. C'était une nouvelle affirmation d'autonomie, d'importance internationale.

Les grandes nations de la terre admirent avec plaisir le Canada à siéger parmi elles. Il n'y eut pas une voix discordante. Plus tard, lors de la conférence de gouvernement à Washington, sir Robert Borden, ex-premier ministre, représenta aussi notre pays à titre de délégué canadien.

Toutefois, lorsque les grandes puissances invitèrent les nations intéressées à prendre part à la conférence de Lausanne, le 13 novembre 1922, le gouvernement britannique n'invita pas le Canada. Il déclarait dans une dépêche qu'il tiendrait les autorités canadiennes au courant des délibérations afin de pouvoir signer ce traité, s'il était finalement conclu.

A cette époque M. Mackenzie King déclara qu'il n'était pas opposé à la procédure suivie, mais qu'il ne croyait pas que le gouvernement canadien serait tenu à signer ce traité à la rédaction duquel il ne prenait aucune part, par le seul fait qu'il acceptait de recevoir certaines informations. Le premier ministre échangea plusieurs autres correspondances précisant chaque fois l'attitude du gouvernement du Canada, mais donnant à entendre quasi que nous ne voulions pas prendre d'engagements, si ce n'est par l'entremise de nos représentants attitrés.

Dans une communication à la Chambre des Communes, faite le 2 avril, le premier ministre a rappelé toute la correspondance échangée avec le gouvernement de la mère-patrie, dans laquelle le Canada refuse de prendre des engagements internationaux, si ce n'est par l'entremise de ses propres délégués.

Nous tenons à faire observer que M. Mackenzie King a été très précis sur ce point. Il y a quatre conditions essentielles par lesquelles le Canada peut être représenté lors des négociations, de la signature et de la ratification des traités. Les voici: (1) la représentation directe du Canada aux conférences se rapportant à la préparation d'un traité. Chaque délégué doit être porteur de lettres de créances signées par Sa Majesté le Roi, autorisant telle personne à signer pour et au nom de Sa Majesté le Roi pour le Dominion du Canada. (2) la signature du traité au nom du Canada, par les délégués ainsi désignés; (3) la ratification du traité ainsi signé au nom du Canada et (4) l'assentiment du gouvernement du Canada, par lequel le Roi approuve la signature du traité ratifié par le Parlement canadien.

C'est parce que le gouvernement n'a pas été représenté à la conférence de Lausanne; parce que le traité n'a pas été signé par des plénipotentiaires canadiens, que le premier ministre Mackenzie King refuse de soumettre ce traité aux Communes et déclare que le Canada ne saurait être lié par la ratification du Parlement de la mère-patrie.

De plus ajouta le premier ministre, notre attitude est en conformité avec les récentes décisions de la dernière conférence impériale, tenue à Londres, où la passation et la signature des traités par une ou l'autre partie de l'Empire a été discutée. A cette occasion, il a été établi que les traités n'affectant qu'une partie de l'Empire seraient signés par cette nation-là seulement et elle seule se trouverait liée. Lorsque plusieurs parties de l'Empire sont intéressées, elles doivent se faire représenter par des délégués dûment accrédités, qui signent le traité et volent ensuite à la soumettre à leurs gouvernements respectifs. La responsabilité se trouve limitée aux seuls signataires.

Ceux qui pensaient que le gouvernement serait embêté par l'amendement Woodstock en seront pour leurs frais. Il est évident que le parti conservateur était au courant de ce qui se préparait, bien qu'il ait jeté depuis feux et flammes contre le dénommé Woodsworth. Le gouvernement est assuré d'une majorité d'au moins cent sur le budget, par suite de discours de M. Forke, leader progressiste. C'est un fait acquis et il ne reste qu'un point obscur à l'horizon: "Quelle attitude adoptera sir Lomer Gouin?" Sera-t-il dieu, table ou cuvette? On lui soupçonne de fortes tendances protectionnistes, mais prendra-t-il le parti de ce parti ouvertement avec le libéralisme? Telle est la question.

SIGISMOND.

CHRONIQUE PARISIENNE

Les exagérés, ces empêcheurs de danse en rond

A chaque instant, il vous arrive de rencontrer des gens qui vous disent :

- Non, je ne fume plus.
- Non, je ne bois plus du tout d'alcool.
- Non, je ne mange plus de viande.

La plupart du temps ce sont les victimes, les faibles victimes, des Exagérés, c'est-à-dire de ces quelques savants, diplomés ou non, tombés eux-mêmes dans leur "idée fixe", qui s'en nourrissent, qui s'en repaissent et qui, s'y noyant aussi voudraient, inconsciemment ou non y noyer les autres, c'est-à-dire en faire comme eux des Exagérés de second plan, mais féroces cette fois dans leur nouvelle foi et qui ont eux du prosélytisme à tour de bras.

Ainsi, ceux qui croient savoir, finissent par tomber dans une sorte d'empirisme dû, non à trop d'expérience, mais au trop de théories et au trop de raisonnement.

Aux yeux des antitabagistes, par exemple, le tabagisme est certainement "la plus" dangereuse des manies perverses de l'époque actuelle. Le tabagisme est un dégoûté spécial, qui attente à sa santé et à la vie de son voisin... L'usage du tabac est le seul usage abominable. C'est la perversion la plus dangereuse... C'est par la suppression du tabagisme qu'on résoudra scientifiquement la question sociale!... Le tabac dégrade, fait perdre la mémoire et le sens moral, amène le "gratisme", etc. Ne souriez pas, toutes ces "expressions" je les prends dans une brochure antitabagique, dont l'auteur, un chimiste des plus distingués pourtant a basé lui-même sa conviction sur les "exagérations" de collègues, autres exagérés mais à noms ronflants ceux-là.

Après avoir lu la dite brochure, il ne vous reste plus qu'à ouvrir votre fenêtre et à envoyer promener par les airs votre pipe, votre cigare ou votre cigarette.

Ce n'est, malheureusement, qu'après avoir fait ce geste coûteux, que vous vous mettez à constater que notre propagandiste a exagéré qu'il "va un peu fort"; qu'après tout, vous fumez depuis un nombre respectable d'années et que vous ne vous êtes pas aperçu de votre imbecillité, de votre gâtisme, ni de votre déchéance morale et physique; que tous vos amis qui furent ne sont eux-mêmes ni des dégénérés, ni des crapules.

Si donc, vous avez un peu de caractère, descendez tout de suite acheter une nouvelle pipe, d'autres cigares ou d'autres cigarettes... Mais fumez moins, oui, efforcez-vous de fumer beaucoup moins car la "fausse" angine de poitrine, douloureuse au possible! — (et dont notre propagandiste ne souffre rien!) — vous guéit.

Si vous n'avez pas de caractère, ne fumez plus... Certainement la suppression du tabac ne vous fera pas de mal non plus. Vous vous priverez d'une joie, voilà tout.

Et sur la terre, mon Dieu! il n'y a pas tant!

Et vous, monsieur, qui n'allez plus au café et qui avez banni de votre table les vins — et même la bière! — après avoir lu les "petits papiers" que vous a fait parvenir la "Ligue nationale contre l'alcoolisme" vous voilà devenu aussi un "exagéré" par suggestion. Ce n'est pas un bon verre de vin à la fin du repas, du bon vin surtout, qui vous conduira pourtant au tombeau ou qui vous fera jeter dans l'humanité future, des fous et des tuberculeux. Tous ces ligueurs exagèrent, croyez-moi. L'alcool ne fait de ravages que parmi les exagérés: ceux qui "abusent" de l'alcool.

Si cette Ligue contre l'alcoolisme n'exagérait pas, que d'adeptes sérieux elle ferait! Mais, elle aussi, en tombant dans les... "excès" (ce qui n'est, ma foi, pas son rôle) nuit à l'efficacité de sa propagande.

Et toi, mon pauvre végétarien, accroche un peu d'indulgence à ton sectarisme. Certainement, physiologiquement, nous ne devrions pas manger de viande, mais depuis tant de siècles que l'homme en fait le fond de sa nourriture — pour l'agrément de son palais, c'est entendu — conviens qu'il a bien fini par imposer cette nourriture dangereuse à ses organes. Eh oui! pour cette satisfaction, il y a de la douleur éparsse sur la terre et le sang de nos frères inférieurs coule à flots; mais, dis-moi, lorsque l'Homme songera à ne plus tuer son semblable (après tout, pour le manger encore) nous pourrions songer à ne plus tuer les bêtes. Evidemment, nous mangions cent fois, deux cents fois par an, trop de viande. Mangeons-en moins, ne serait-ce que pour éviter le "cancer" et pour empêcher les bouchers de s'enrichir trop vite.

Quant à toi, Bonhomme, quel que soit le bonnet que tu places sur ta tête, toi qui vas calomniant que l'Amour n'est qu'une fonction uniquement accordée à l'Homme en vue de la reproduction; toi qui vas blasphémant l'Amour et surtout les plaisirs de l'Amour nous n'écouterons ni tes conseils, ni tes conférences, nous ne lisons point tes livres doctoraux et ennuyeux. Juge, nous subissons tes arrêts... et c'est tout. Tu ne peux plus ordonner de brûler, comme jadis les hermaphrodites, les géants, les nains, les sextigittigrades, les biciphales, comme suppôts de Satan, ce que tu faisais en grand, si nous en croyons ce qu'en écrivit M. Max de Maranda dans "Morzy la Sorcière".

Avouez que c'était là, vraiment, de l'exagération. Hélas! les Exagérés, ces empêcheurs de danser en rond, ces trouble-fêtes, sont les gens les plus néfastes de l'humanité. Ne se sont-ils pas glissés depuis la Révolution, dans tous les partis politiques!

Qu'ils nous laissent donc tout vivre, comme nous l'entendons... Alors même que nous entendons la vie autrement qu'eux! L'instinct est la plus sûre sauvegarde de la conservation de l'espèce. Si nous en croyions ces grotesques personnages, vraiment nous ne pourrions plus commettre le moindre abus sans provoquer la faillite humaine!

Si nous sommes les neveux de Montaigne, nous sommes les fils de Rabelais — quoique celui-ci fût le curé de Meudon. Nous aimons la bonne chère et la belle chair; car, le rêve de tout homme moderne n'est-il pas satisfait devant une table chargée de bons aliments et de vins capiteux et n'est-il pas encore dans une bonne pipe ou dans un bon cigare que l'on savoure, dans le même temps qu'on couve une bonne "vieille fine" et même quelquefois... une jolie femme? N'abusons pas, parbleu!

Laissons les Exagérés convertir les faibles, les craintifs, les délicats, ceux qui ont surtout peur de la mort. Contentons-nous d'aimer la vie.

Vivons pour "nous" et ne dédaignons donc point les joies du tabac, de la table, du vin et de l'amour en nous modérant.

Nous finirions par être des gens ridicules... presque des lâches!

André IBELS.

FORT MOUVEMENT DE FRET

Une forte consignation de taureaux canadiens, probablement la plus considérable depuis avant la guerre, a quitté Montréal jeudi soir dernier, des cours de l'Est du Pacifique Canadien, à destination de la Grande-Bretagne via St-Jean, N.-B. En plus de cette consignation, qui comprenait une trentaine de bêtes, 280 têtes de bétail gras de l'Ontario et de l'Ouest canadien, ont été dirigées vers le même port d'embarquement pour être aussi transportées en Angleterre.

Il est évident que l'Ontario, malgré ses exportations de bétail sur pieds, n'a pas à l'heure présente un surplus d'animaux de boucherie, car durant les deux dernières semaines seulement, plus de cinquante wagons de bétail de l'Ouest ont été expé-

diés par les lignes du Pacifique Canadien vers divers points dans cette province.

Le trafic du fret est fort actif en ce moment, déclarent les chefs de ce département au Pacifique Canadien, surtout dans les produits de la ferme. Les chiffres accusent même une sensible augmentation sur ceux de l'an dernier. L'Ouest envoie des bestiaux, des oeufs et maints produits de la ferme et reçoit en retour de l'Est, des objets manufacturés et des automobiles par trains complets.

On signale d'autre part de la province de Québec, de fortes expéditions d'animaux des Cantons de l'Est. Plus de soixante wagons de ce produit ont été expédiés aux Etats-Unis depuis une couple de semaines, une quinzaine ont été chargés à bord de l'"Empress of Russia" à destination de l'Orient et plusieurs autres wagons ont été dirigés d'Asbestos vers Montréal et autres centres canadiens.

LES FORTS "MASTON"

Le Baiser de Verveine

Avoir vingt-cinq ans, être beau, sain et adoré de toutes parts... Quelles magnificences! Voilà, certes, le point culminant de la vie, le pic du bonheur, le sommet doré d'où l'on ne devrait voir aucune ombre sur la terre. Mais la plupart de ceux qui arrivent à ces altitudes ne s'en aperçoivent même pas. Et ces jeunes gens pour qui l'existence n'est qu'une caresse ont des aspects plus désenchantés, parfois, que des vieillards sur qui la mort essaye déjà ses griffes.

C'est ainsi qu'un soir d'été, Paulin Le Dors parut singulièrement triste. Pourquoi? Il n'en savait rien. Il y a des millions de petites semences de joie, de mélancolie, d'espérance, de découragement qu'on respire dans l'air, et qui sont là, aussi nettement que l'oxygène et l'azote.

Cependant, la fête semblait fort belle. Ce soir, pour lui, pour ses vingt-cinq ans et aussi pour ce titre de docteur en médecine qui venait de lui être conféré par la Faculté de Paris, ses parents, M. et Mme Le Dors, avaient organisé une soirée brillante dans leur nouvelle villa de Capbreton.

Un jour, son mariage fut annoncé. Il devait épouser la fille d'un médecin illustre. La semaine suivante, il reçut, à Paris, ce billet, timbré de Cambô:

"Docteur, j'ai près de moi une orpheline mourante. C'est ma niece. Elle croit que vous seul pourriez la sauver. Venez, je vous en prie! Elle vous appelle et je vous attend en priant Dieu.

"L. de Castillet, Villa du Mondarrain, à Cambô (E.-P.)"

Le docteur Paulin Le Dors fut surpris. Sa réputation n'était pas assez grande pour qu'on s'adressât à lui, de si loin. Il n'avait jamais entendu parler de cette dame.

Il hésita deux jours. Un voyage si long... huit cent kilomètres... Mais le troisième jour, il partit.

A Cambô, la "Villa du Mondarrain" lui fut indiquée. Il s'y présenta. En sonnant à la grille, il remarqua que toutes les fenêtres étaient closes.

— Ah! docteur! trop tard! dit une dame gémissante qui venait vers lui. Elle est morte ce matin. Jusqu'au dernier moment, elle a dit votre nom. Il paraît que vous la connaissiez un peu. Elle avait assisté à une de vos soirées, l'année dernière, à Capbreton. Elle était déjà tuberculeuse, la pauvre chérie. Elle se savait condamnée... Voulez-vous la voir, docteur. Elle est encore bien belle. Venez!

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

— Où est-elle? demanda l'auteur.

La Popularité

du Thé "SALADA"

tient uniquement à son mérite. Un essai vous en convaincra.

Il se laissa conduire. Au bout d'un couloir, on ouvrit une porte. Et aussitôt, une odeur violente arriva... Qu'était-ce donc? — O! ce parfum!... — C'est de la verveine, docteur, expliqua la tante à demi-voix. Depuis deux jours, depuis qu'elle espérait votre visite, elle a voulu que son lit fut jonché de verveine. Voyez, il a fallu en mettre partout, sur sa poitrine, dans ses mains, sur ses cheveux, caprice d'enfant... Elle m'a fait jurer qu'on l'enterrerait avec ces verveines, qu'on ne mettrait sur sa tombe que des verveines... Oh! docteur!... cela vous incommoder peut-être?...

Paulin Le Dors était tombé à genoux, inconsciemment, devant la jeune morte, et un long soupir s'était échappé de ses lèvres, un de ces soupirs où il semble qu'une âme s'éloigne, toute, pour aller rejoindre une autre âme.

Pieusement, ayant vu, sur l'oreiller, un brin de verveine qui avait dû glisser des cheveux, il le baissa.

On dit, à Paris, que son mariage est rompu.

Jean RAMEAU.

Le pianiste Kalkrenner tenait beaucoup à la particule "von" qui précédait son nom, et en faisait étalage en toute occasion.

— Savez-vous, dit-il un jour à quelqu'un de sa connaissance, le pas de noblesse de ma famille remonte aux croisades? Un de mes ancêtres a accompagné l'empereur Barberousse.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

— Au piano? demanda l'auteur.

Derniers travaux d'embellissement au Château

Interrompus momentanément pour les fêtes de Pâques, les travaux commencés récemment dans la rotonde du Château Frontenac ont repris leur train et sont poussés avec activité avant l'affluence prochaine des touristes à Québec. Les panneaux muraux sont graduellement mis en place et l'on peut déjà avoir une excellente idée de l'apparence que présentera la magnifique salle d'entrée lorsque le travail sera terminé. Elle sera sûrement digne, autant par ses vastes dimensions que par la richesse et le goût de sa décoration, du majestueux hôtel qu'admirent tant les étrangers qui visitent la vieille capitale.

D'autres travaux importants sont aussi en cours au Château en ce moment. Des réparations sont apportées à la nouvelle salle de billard du sous-sol, ainsi qu'à l'entrée qui donne sur la Terrasse; le "grill room" est décoré à neuf, d'une façon plus conforme à la décoration du reste de l'hôtel, tandis que divers autres travaux de moindre importance sont aussi effectués ailleurs dans l'édifice.

La saison touristique qui va bientôt s'ouvrir promet d'être fort active et les autorités du Pacifique Canadien ne négligent rien pour donner au Château Frontenac une toilette de luxe et d'élégance en rapport avec la réputation mondiale de cet hôtel.

Pour Assurer la prospérité du pays

--Il faut que l'Argent du Pays reste au Pays

NOUS comptons sur le cultivateur pour nous approvisionner des produits du sol, et à son tour, le cultivateur compte sur les ouvriers salariés et hommes de profession pour l'achat de ses produits.

Plus forte sera la demande en faveur de son grain, ses légumes, ses fruits, son beurre, ses oeufs et son fromage, plus le cultivateur est certain d'obtenir un prix rémunérateur pour les produits de sa ferme.

Lorsque les affaires prospèrent, l'ouvrage abonde, les salaires sont assurés, l'argent circule d'autant plus que, chez nos marchands, le volume des ventes augmente, que commis et employés, artisans et ouvriers, hommes de profession, touchent de l'argent et le dépensent pour leurs besoins de toute nature.

Personne donc, ne peut se désintéresser de la marche progressive des affaires, parce que la prospérité des affaires dépend du bon-vouloir et du concours de tous.

Le cultivateur a intérêt, comme tout le monde, d'ailleurs, à ce que chacun gagne largement sa vie, que le commerce marche bien, que l'industrie se développe, en un mot, que tout le monde fasse de l'argent, parce qu'alors il est sûr de vendre à bon prix ses provisions et sa récolte.

Malheureusement, nous achetons trop facilement à l'étranger. C'est un capital perdu pour nous sans espoir de retour.

Il importe qu'on se rende compte dans le public, à la ville et à la campagne, de l'importance qu'il y a de faire chez nous et du tort considérable qui résulte pour nos marchands de la mauvaise habitude que nous avons prise de faire nos achats à l'étranger, au détriment de notre commerce local, de nos industries et de tous ceux qui en vivent.

De même que, grâce aux efforts de notre Episcopat, du clergé, du gouvernement, de la députation, l'exode des nôtres aux Etats-Unis diminue de plus en plus, de même il importe à notre prospérité que nous gardions notre argent chez nous et que nous mettions fin à cette pratique déplorable qui consiste à faire à l'étranger nos achats de marchandises que nous pourrions tout aussi bien acheter chez nous, tout aussi avantageusement, sinon plus, qu'à l'étranger.

C'est à nous, si nous voulons maintenir et augmenter notre prospérité, de mettre fin à cet exode de notre argent à l'étranger, car cet argent est perdu pour nous sans espoir de retour.

Dépensons cet argent chez nous et donnons ainsi un nouvel élan aux affaires, et tous, nous en bénéficierons tout naturellement, parce que notre prospérité individuelle est intimement liée à la prospérité générale.

Si votre marchand n'a pas ou ne peut pas vous procurer ce que vous désirez, donnez la préférence au marchand le plus rapproché de votre localité, afin que votre argent reste et circule dans le district au profit des nôtres.

AIDONS A FAIRE NOTRE PROVINCE PLUS GRANDE ET PLUS PROSPERE.

DEPENSONS NOTRE ARGENT CHEZ NOUS

Publié dans le meilleur intérêt de la Province de Québec. L'ASSOCIATION DES MARCHANDS-DETAILLANTS DU CANADA, PROVINCE DE QUEBEC.

Variétés LES CAUCHEMARS DU BOURREAU

L'autre jour, c'était le bourreau de Berlin, qui, ne pouvant se consoler de la mort de sa femme, se suicidait. On s'étonna d'apprendre qu'une telle sensibilité ait pu subsister dans le cœur d'un tel homme. Mais voici mieux. John Ellis, le bourreau de Londres, vient de donner sa démission après avoir pendu une bonne trentaine de condamnés. Il en aurait certes pendu encore au moins autant, car il est loin d'être un vieillard mûr pour la retraite, et la profession nourrit assez bien son homme, si ce n'étaient des cauchemars qui, depuis quelque temps, peuplent ses nuits. Oui, John Ellis a des cauchemars, et parmi les macabres souvenirs qu'il obsède pendant son sommeil angoissé, revient sans cesse, paraît-il, l'image de Mme Thomson — cette jeune femme condamnée, avec son ami, comme empoisonneuse de son mari, qui ne cessa de protester de son innocence, qui était belle, et qu'il pendit, un beau matin, l'an passé. Dans ces conditions, et pour recouvrer la tranquillité de ses nuits, John Ellis a décidé de passer la main — et la corde.

La sentimentalité et l'amour conjugal du bourreau berlinois n'avaient rien qui dut surprendre. Les exécuteurs de hautes œuvres de justice, justement parce que leur profession leur interdit de se faire des relations étendues et les oblige à demeurer beaucoup chez eux en tête à tête avec les leurs, ont toujours montré de grandes qualités familiales. On en trouve maints exemples notamment chez les Sanson, qui fournirent Paris de bourreaux pendant plus de cent cinquante ans. Mais pour ce qui est du cas de John Ellis, il est plus curieux, unique peut-être.

On chercherait sans doute vainement, avant lui, un bourreau renonçant à sa place, pour raisons de... cauchemars. S'il en fut, en tout cas, qui eut de mauvais rêves après quelque exécution plus ou moins impressionnante, il garda la chose pour lui — et se guérit en veillant au bon fonctionnement de son estomac. Il est permis de penser, en effet, que la plupart des bourreaux succédant presque tous à leur père après lui avoir servi d'aide, n'ont d'autre souci ni d'autre préoccupation, quand ils "opèrent", que de "livrer un travail bien fait", suivant la formule de l'un d'eux, qui ajoutait : "Je pense à mon service et non point au patient."

Aurait-il eu des cauchemars, si on lui en avait laissé le temps ce bourreau de Dijon qui fut chargé, en février 1625, de décapiter une jeune fille de bonne naissance, Hélène Gillet, coupable d'avoir accouché clandestinement et enterré son nouveau-né dans un champ?

Arrivé au lieu du supplice avec la malheureuse qu'il devait exécuter, voilà notre homme qui "chancela, se tordit les bras, les leva vers le ciel, se mit à genoux, se releva, se rejeta à terre... Tous les assistants étaient frappés d'étonnement. En un après avoir dit qu'il préférait mourir à la place de la patiente plutôt que de remplir les fonctions de son ministère, il parut se décider à frapper, leva son couteau et atteignit la jeune fille à l'épaule gauche". Sur ce mauvais coup, le bourreau demanda encore au peuple de le tuer; mais sa femme vint le rejoindre sur l'échafaud et, relevant la pauvre Hélène Gillet, la remplaça devant le billot. Puis elle stimula le courage de son époux, qui reprit son épée pour porter un second coup aussi inefficace que le premier.

Devant la fureur du peuple, le bourreau n'insista pas et, sous une grêle de pierres, courut chercher asile dans une chapelle voisine. La bourrelle, restée en tête à tête avec la condamnée, essaya d'en finir; elle tenta de l'étrangler, mais n'y parvenant point, elle se mit en devoir de lui couper la gorge avec les ciseaux qu'en bonne ménagère elle portait au bout d'une chaîne attachée à sa ceinture.

C'en était trop. La foule se rua sur l'échafaud et arracha la patiente des mains ensanglantées de la bourrelle, qu'elle massacra sur le champ, ainsi que son mari.

Hélène Gillet survécut à ses blessures et obtint sa grâce.

Une scène presque aussi horrible faillit avoir lieu quand il fallut décapiter, le 19 juin 1699, la belle Mme Tiquet, qui amoureux d'un beau capitaine aux gardes et naïve d'un vieux mari avare et jaloux, avait chargé quelques individus bons à toutes les besognes de la débarrasser de ce carbon. Le conseiller Tiquet fut bien près de mourir des coups qu'il reçut; il ne mourut point, cependant. Sa femme, condamnée à mort fut exécutée devant un grand concours de curieux. Toutes les fenêtres de la place de Grève avaient été louées par les gens de la cour, ce qui fit grogner Louis XIV quand il apprit la chose. — Louis XIV qui avait refusé d'user de son droit de grâce.

Donc, on amena Mme Tiquet sur la place et, à ce moment précis, une averse diluvienne se mit à tomber. Il fallut attendre et la belle condamnée demeura dans le tombereau de l'exécuteur plus d'une demi-heure, ayant sous les yeux l'échafaud dressé pour elle et au pied duquel stationnait son carrosse drapé de noir qui emporterait son cadavre.

La pluie cessa. Mme Tiquet baisa la main que le bourreau lui tendait pour l'aider à gravir les fatals degrés. Elle voulait ainsi lui montrer qu'elle n'avait point de haine ni de rancune à son égard. Puis elle accommoda elle-même ses cheveux et attendit.

Pourquoi était-ce le bourreau de Pontoise qui remplaçait son collègue parisien Charles Sanson? Celui-ci se remarqua justement en 1699 et, à partir de ses secondes noces, n'exerça plus lui-même, laissant ce soin à son fils aîné, qui le remplaça officiellement, par la suite, à son décès, en 1707. Peut-être l'exécution de Mme Tiquet eut-elle lieu au moment même ou à quelques jours de ce mariage de Sanson qui, en raison de cette circonstance, demanda à son collègue de Pontoise d'opérer à sa place. En tout cas, ce bourreau de Pontoise était inexpérimenté; il dut porter plusieurs coups d'épée à la patiente, il fallut même qu'il usât d'un couperet pour achever son oeuvre.

Mais personne n'a dit qu'il eut par la suite des cauchemars ni que ses nuits furent troublées par l'apparition du chef "éblouissant" de Mme Tiquet.

Sanson, le premier de la dynastie, n'était pas encore "exécuteur de la haute justice en la ville, prévôt et vicomte de Paris" quand fut décapitée la marquise de Brinvilliers, le 17 juillet 1676. Il ne fut nommé en effet qu'en 1688. Son prédécesseur était Nicolas Levasseur, dit La Rivière, qu'un arrêt du Parlement destitua.

Il y avait foule pour voir mourir la fameuse empoisonneuse. La charrette dans laquelle elle se trouvait avec le sorbonniste Pirot qui l'assistait, avait du mal à se frayer un chemin. Au passage, la marquise reconnut quelques-unes de ses anciennes amies.

—Voilà un beau spectacle à voir! leur dit-elle avec une amère ironie.

Près de deux cent quarante ans plus tard, un des complices de Bonnot devait presque répéter la même phrase aux journalistes qui entouraient la guillotine: "C'est beau, hein, la mort d'un homme!"

Pour ce qui est de la Brinvilliers, "elle monta seule et nupieds sur l'échafaud, — écrivait le lendemain Mme de Sévigné à sa fille, — et fut un quart d'heure mirodée, rasée, dressée et redressée par le bourreau. Ce fut un grand murmure et une grande cruauté." Enfin, d'un magistrat coup d'épée, La Rivière fit tomber la tête de la condamnée. Là-dessus, et satisfait de lui, il se tourna vers Pirot, qui n'en pouvait plus d'émotion:

—Monsieur — lui dit-il — n'est-ce pas là un beau coup? Je me recommande toujours à Dieu dans ces occasions-là, et jusqu'à présent il m'y a assisté. Il y a cinq à six jours que cette dame m'inquiétait et me roulait dans la tête. Je lui ferai dire six messes.

Et il vida une fiole de vin que Pirot, par précaution, avait apportée pour le cas où ses forces l'auraient abandonné.

La Rivière était peut-être préoccupé, comme il l'avoua par ses exécutions futures; le travail fait, il ne semble pas qu'il fût homme à avoir des cauchemars. Les six messes dites pour le repos de l'âme de la Brinvilliers, il n'y pensa plus.

Parmi les Sanson, il en fut plusieurs qui conservèrent cette tradition de faire dire des messes pour leurs... victimes. Le décoratif Heindrich, qui succéda, en 1847 au dernier de la lignée, et qui fut le premier bourreau chargé des exécutions pour toute la France, avait, lui aussi, cette pieuse habitude, dit-on.

Il n'apparaît point que Charles-Henri Sanson ou son fils aîné Henri, qui opérait souvent à sa place avant d'hériter de ses fonctions, en 1794, aient eu des cauchemars après les exécutions de Marie-Antoinette, de Charlotte Corday, de la belle Mme Roland, — après les fourrures qui leur envoyait le tribunal révolutionnaire. Il semble plutôt qu'ils aient été préoccupés par les difficultés qu'ils éprouvaient à trouver du personnel, à bien entretenir leur machine et à vivre avec les 17,000 francs d'appointements qu'ils touchaient. D'une part, choses et gens étaient chers; de l'autre, le travail abondait; du 14 juillet 1789 au 21 octobre 1796, à Paris, la guillotine trancha 2,918 têtes.

Si pourtant Charles-Henri Sanson eut des cauchemars, ce ne dut être qu'à la suite de l'effroyable accident qui se produisit sous ses yeux, en 1792, place de Grève.

Qui guillotinaient-on ce jour-là? Peu importe. Le couperet venait de tomber et l'un des fils de l'exécuteur, servant d'aide à son père, avait ramassé la tête du supplicié pour la montrer au peuple suivant l'usage. Tenant à bout de bras le chef sanglant, le jeune homme s'avança jusqu'au bord de l'estrade et là, soudain, le pied lui manquant ou quelque planche mal couchée ayant basculé, il perdit l'équilibre et vint s'abattre, du haut de l'échafaud, sur le sol. Le crâne brisé ou la colonne vertébrale rompue, il mourut du coup. Et le père Sanson, en ayant fini avec le corps de son guillotiné, due ramener chez lui, dans sa chambre, le cadavre de son fils.

Pierre FIGEROU.

LE "PRINCE" PARLE

Entrevue d'un journaliste français avec le poète-guerrier

Le poète-prince descendu à l'hôtel de Milan — (ou séjourne aussi depuis une année cet autre prince de la sculpture: Médardo Rosso) — m'avait fait savoir qu'il me recevrait dans le courant de la matinée. J'allais donc enfin pouvoir contempler à mon aise le plus grand poète du monde, qui s'initiait lui-même humblement le fils de Dante Alighieri et qu'un décret-loi mussolinienque venait de nommer le plus grand poète du Ciel: prince de Monte-Neviso.

Ce nom fastueux, presque fabuleux, presque divin — le poète-guerrier, le poète-aviateur, le Conquérant de Fiume, le véritable créateur du fascisme, le portait déjà depuis plus d'une semaine. Et ce nom voltigeait aussi sur toutes les lèvres. Les Milanaises, sur le Corso, le murmuraient amoureusement. La prédiction se réalisait: "Il mondo ovostro!"

Sur la carte qui m'était parvenue il y avait: GABRIELE D'ANNUNZIO Prince de Monte-Neviso

et, dans le coin de gauche, un écusson portant: "lyre étoile d'argent sur champ d'azur".

C'était simple et de bon goût. L'homme qui avait eu, tout comme Wagner, son Beyreuth, un Beyreuth démontable, transportable et dont le théâtre complet voyageait des Scalas italiennes à tous les Châtelets de l'étranger, cet homme avait atteint l'apogée de la gloire.

Ça, au moins, c'est un poète arrivé. Evidemment, pour arriver, il avait été "arriviste"... quoi d'étonnant à cela? Mais quelle délicatesse! avec quelle élégance! Sans doute, il s'habillait un peu chez les poètes français... les poètes symbolistes surtout. De temps en temps on retrouvait bien dans son oeuvre des phrases, des images qu'avaient signées bien avant lui les Baudelaire, des Peladan, des Maeterlinck, des Jean Lorrain, des Henri de Régnier, des Barrès, des Bataille et d'autres... sans oublier le pauvre Lelian... Mais son oeuvre était si vaste! Le génie se doublait chez lui d'une grande patience de chercheur. Il savait ingurgiter les littératures étrangères mais, ce faisant, ne nous faisait-il pas grand honneur?

Sans doute aussi savait-il traiter ses hôtes avec magnificence. N'avait-il pas donné à La Duse et à son éditeur, Emile Trèves, un dîner dans un salon tout fraîchement tapissé de pétales de roses et ne trônait-il, lui, sur un trône? Mais pouvait-on lui en vouloir d'avoir, outre son génie, le génie de la réclame, de la réclame bien faite et poétique?

Sans doute encore il aimait l'argent, mais seulement pour les joies et le faste qu'il procure... et il lui en fallait gagner beaucoup pour satisfaire sa passion du faste et celle de son orgueil.

D'ailleurs, toutes les joies, il les avait eues... comme toutes les audaces. Briguant un mandat de député, il avait parlé aux paysans pendant sept heures consécutives, il les avait totalement abrutis avec du Virgile à la sauce d'Annunzio et du d'Annunzio à la sauce Virgile. Il leur avait dit surtout:

—"Accueillez-moi donc, ô hommes de mon sang, comme un frère le plus pur, le plus lumineux. Pour un jour au moins laissez resplendir sur vous le vêtement de lumière que je vous ai tissé. Je me présente à vous comme le député de la Beauté."

Jamais discours électoral n'avait été aussi extraordinaire. Chose plus extraordinaire, Gabriele avait été élu comme député de la Beauté!

Et il avait profité de son mandat pour courir l'Italie et la France. Et il n'avait jamais autant travaillé: "la Ville Morte. Songe d'une nuit d'automne, la Fille de Gorio". Ce n'est pas tout, afin de ne jamais plus revoir ses électeurs, il avait déserté sa maison de Francavilla et était allé écrire "Le Feu" à cent lieues de là.

Et cet homme n'avait déjà point d'âge, il n'en eut jamais — comme les dieux!... — parmi lesquels un décret venait de l'envoyer s'asseoir!

Mais c'est lui, le seul, le Poète, qui a prêché la prise d'armes, qui allait mettre sa patrie à côté de la nôtre. Pour nous — et aussi bien qu'il l'eût fait pour lui — il est monté sur les tréteaux et il a enthousiasmé les foules pour la défense de notre droit.

Et, à cause de cela, même nos ironies ne peuvent que mourir ironiquement à ses pieds.

C'est un aventurier de haute race et qui dépasse tous les conquistadors, tous les Walls, les Kaleigs, tous les Cids. Un homme, un simple citoyen qui, par la seule magie de son verbe, entraîne des millions d'hommes à sa suite; un homme qui, seul, a pris Fiume, seul l'a gardée, seul l'a rendue à sa patrie, on a beau "blaguer", c'est quelqu'un.

C'est quelqu'un qui a des "petits côtés", voilà tout. Qui n'a pas ses petits côtés?

Ce n'était pas, certainement, Mussolini qui lui avait trouvé ce nom de Monte-Neviso. On reconnaît trop l'esprit de Gabriele d'Annunzio. C'est donc lui-même qui avait voulu ce nom et ce titre. Pourquoi?... Parce que cela lui plaisait.

Cela lui plaisait et le consacrait en même temps. Il avait passé sa vie à se sacrer et à se consacrer. Jadis ne s'était-il pas vêtu tout de blanc (bottes, veston, cravate) et ne sortait-il point dans la campagne tos-

cane monté sur un grand cheval blanc harnaché également de blanc?

Et les paysans en le voyant passer murmuraient, amusés: —Voici notre poète en train d'essayer son monument équestre.

Avec ou sans Pégase, il est monté plus haut, plus haut sur les nuées... comme dit le poète: "Il est monté si haut qu'il ne se voyait plus!"

La porte s'ouvrit. Gabriele d'Annunzio, prince de Monte-Neviso, souriant, parut: —Mio caro poeta?

Je dois avouer bien sincèrement que j'étais ému, très ému. Et ce n'était ni le romancier de "L'Enfant de Volupté", du "Triomphe de la Mort", ni le dramaturge de la "Vierge aux Rochers" et de cet effarant "Saint Sébastien"... Non, mais savoir que ce petit bonhomme sec, mince, avec ces paupières immenses, et cette unique calvitie était l'Homme de Fiume, l'Aviateur qui survolait les troupes autrichiennes en jetant des poèmes et des proclamations poétiques... Oui, tout cela me rendait timide et gauche à lui parler de Fiume.

—Oui, m'interrompit-il, Fiume prospère, en ce moment, d'une étonnante manière. Les hôtels regorgent d'Italiens. Enfin, je suis arrivé au but que je me proposais: avoir Fiume pour divorcer...

—Vous allez comprendre. En Italie, où le divorce n'existe pas, il y a deux ou trois cent mille "séparés", qui voudraient bien divorcer. Or, Fiume, la loi fiumesque accepte le divorce, cette loi subsiste et subsistera et, comme Fiume est Italien, tous nos "séparés" s'en vont divorcer là-bas... les uns avec leur femme et les autres tout seuls. Les avocats font des affaires d'or... Songez, mio caro poeta, que je suis "séparé" — moi qui vous parle — depuis quarante ans, sans pouvoir contracter un autre mariage... Alors, j'ai songé à prendre Fiume pour divorcer, et uniquement pour cela. A quoi tiennent les destinées des pays, hein? Tous les Italiens séparés nous arrivent donc à Fiume. Il y en a qui viennent même de Rio, de Buenos-Ayres, de Montevideo, de l'Uruguay, du Chili, uniquement pour tirer définitivement leur révérence à leur épouse. Nous l'avons fait savoir aux intéressés par la voie de la presse. Dites-le bien haut vous-même. Il faut que nous désenchaînions tous ces malheureux "séparés".

Et Gabriele d'Annunzio, prince de Monte-Neviso, me tendant un long cigare milanais, paillé par le milieu, éclata de rire:

—Prendre Fiume pour divorcer, avouez que ce n'est pas banal?... —!..."

André IBELS.

Soie et fourrures sibiériennes à Vancouver

Vancouver, 28. — Avec une cargaison de soie orientale évaluée à plusieurs millions de dollars et la plus forte consignation de fourrures sibiériennes jamais transportée sur l'Océan Pacifique, l'"Empress of Russia" du Pacifique Canadien est entré dans le port de Vancouver ces jours-ci, portant en plus à son bord quelque 700 passagers à destination du Canada, des Etats-Unis et de l'Europe.

Quelques minutes à peine après que le grand paquebot eut jeté ses amarres, une armée de débardeurs était déjà à l'oeuvre, tirant de la cale les ballots de bourre de soie et les plaçant dans les wagons des trains spéciaux tenus sous vapeur sur le quai pour transporter sans retard vers les filatures de l'Est américain, la cargaison du précieux produit. Trois heures après l'arrivée du navire, celle-ci était en entier sortie de Vancouver et filait à toute vapeur vers l'Est.

Plusieurs passagers de marque débarquèrent de l'"Empress of Russia". On remarquait parmi eux M. L. O. Chang, le nouveau consul chinois au Canada; M. Hope de Londres, globe-trotter célèbre qui en est à son vingtième tour du monde; Mme Hannah B. Hoff de Grand Forks, N.D., dont le mari mourut l'an dernier aux mains de bandits chinois; le révérend J. Noble, chef d'une mission de lépreux en Corée; l'ex-senateur J. S. Fasset, d'Elmira, N.-Y., directeur d'une importante exploitation d'acajou aux Philippines. Parlant de la situation politique dans ces îles, M. Fasset y a déclaré aux journalistes, qu'au moins pour le moment, c'était une pure folie que de parler d'indépendance pour ce pays, car la lui accorder provoquerait sa ruine sociale et sa banqueroute économique en lui faisant perdre son marché libre avec les Etats-Unis et en le mettant à la

Cartes d'affaires

BEDARD, RODOLPHE
EXPERT-COMPTABLE
Membre de l'Institut des Comptables
76 RUE SAINT-DENIS
Tél. Est 393.

NORMANDIN & DESROSIERS
Courtiers en Assurance
232 RUE ST-JACQUES
Montréal.
Tél. Main 3983. Tél. Main 4558

TURCOT LIMITEE
Couvreur en gravois, une spécialité
PLOMBIER-STEAMFITTER
Prix modérés.
1681 rue CLARK. ST-LOUIS 261

AVOCATS

Beaugrand, H., Edr. Genera
Edifice Power, Tél. Main 4169
ALBAN GERMAIN, CR.
92, Notre-Dame Est
10 Ins. 16 s. Tél. Main 901

S. W. JACOBS & PHILLIPS,
AVOCATS
83 CRAIG OUEST Main 4410

ROLAND MAILLET
AVOCAT
Edifice "LA SAUVEGARDE"
MAIN 2656

Mathieu A. PAPINEAU avocat
160 St-Jacques. Tél. Ma. 2279

DOCTEURS

Dr ALBERIC MARIU, des hôpitaux
militaires vétérans, France, Angleterre.
Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis.
Consultations: 2 à 5, 7 à 9. Tél. Est 5252, 291, rue St-Denis.

"L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité Co." L'imprimerie Le Matin, Limitée, en est l'imprimeur.

merci de ses concurrents dans le commerce du sucre, du tabac, de l'huile de coco et de broderies.

Record Insurpassable

Depuis vingt-cinq ans nous battons la marche en avant. Nous avons été les pionniers des prix réduits à la portée de toutes les bourses; depuis un quart de siècle, des milliers et des milliers de nos concitoyens qui jouissent maintenant d'une bouche en parfait ordre, mastiqueraient encore tant bien que mal sur leurs gencives, digérant mal, paraissant 20 ans plus âgés qu'ils ne le sont, si nous n'avions pas réussi à mettre tous les travaux dentaires à la portée de leurs modestes moyens.

On nous rend ce témoignage que nous avons fait un travail colossal en faveur de l'hygiène dentaire et de l'amélioration de la santé publique.

Aussi afin de satisfaire aux exigences de notre clientèle toujours croissante, nous avons ajouté une aile à notre établissement, doublant la capacité de nos bureaux et transformant le tout afin que notre institut continue d'être le plus moderne et le mieux outillé de son genre de toute l'Amérique.

Et nous avons encore établi ce record insurpassable de construire, de transformer, sans fermer un seul instant nos bureaux.

POURQUOI TOUJOURS RETARDER ET ATTENDRE QU'IL SOIT TROP TARD?

Mieux vaut prévenir que guerir

PROFITEZ DE NOS REDUCTIONS SEN- SATIONNELLES DANS TOUS NOS TRAVAUX DENTAIRES.

Plombage en Or, Argent, Platine, Porcelaine

Traitement des dents et extraction absolument sans douleur

Venez le matin et votre travail sera terminé le même soir

Nous offrons au public canadien un dentier complet haut ou bas, fait avec le plus grand soin par des experts, garanti de la meilleure qualité, caoutchouc, composition, dents, etc.. à des prix exceptionnellement bas.

Depuis plus de 25 ans, nous avons fait 227,433 dentiers et nous avons enlevé plus de 2,009,000 dents. Nous accordons une attention toute spéciale aux cas difficiles; nous en avons vu de toutes les sortes.

Nos opérateurs sont tous des dentistes diplômés. Un médecin est attaché à notre institution.

Notre laboratoire est sous l'habile direction d'un expert célèbre.

Rappelez-vous que votre argent vous sera remis, si vous n'êtes pas satisfait.

Tous nos travaux sont GARANTIS par écrit.

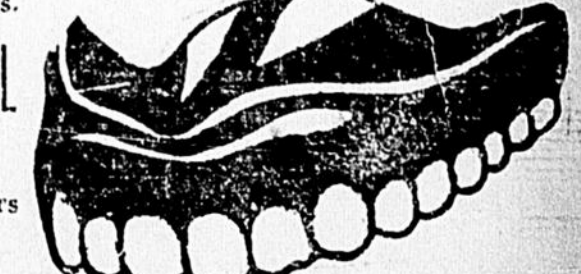
Nécessaires Indispensables

Tous nos travaux sont exécutés dans nos propres laboratoires qui sont les plus perfectionnés au Canada.

N'OUBLIEZ PAS LE VIEUX PROVERBE: PREMIER ARRIVE—PREMIER SERVI

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN, Inc

Fondé en 1898. 25 années de succès.
162 ST-DENIS, MONTREAL
En face de l'Université Laval.
Heures de bureau: 9 hrs A.M. à 9 hrs P.M. Dimanche: 2 à 4 P.M.



CARTER N'EST PAS AMERICAIN

New-York, 3. — Howard Carter, l'égyptologue bien connu et collaborateur de feu Lord Carnarvon dans la découverte de la tombe du pharaon Toutankhamon est arrivé hier à New-York par le "Berengeria". La première chose qu'il fit en débarquant fut de détruire la légende d'après laquelle il serait citoyen américain. Non seulement le savant homme n'est pas Américain, mais il n'avait jamais avant son débarquement du "Berengeria", mis le pied sur le territoire du pays des dollars.

Des dollars, M. Carter vient en chercher. Il donnera une série de conférences sur la découverte du tombeau de Toutankhamon dont les premières seront faites les 23 et 25 avril au Carnegie Hall. Ces conférences seront illustrées de projections variées dont le nombre est de près de mille. L'égyptologue montrera également un film de 700 mètres de longueur.

M. Carter a déclaré que les difficultés qu'il a eues avec le gouvernement égyptien sont maintenant aplanies, et que le tombeau du Pharaon ne sera pas ouvert pendant son absence. Il a ajouté que lorsque la momie aura été photographiée, elle sera replacée dans le tombeau, lequel sera de nouveau scellé, ainsi qu'il en avait été pour la momie d'Amonhotep, découverte en 1899.

UNE DECOUVERTE ARCHEOLOGIQUE

Philippopolis, Bulgarie, 3. — Les archéologues ont été émus par la découverte de ce qui est probablement un amphithéâtre romain dans un square de la ville par des ouvriers.

Ils creusaient des fondations pour une nouvelle construction, quand à quatre mètres de profondeur ils ont trouvé des escaliers de marbre dont la surface avait été polie par l'usage.

Les directeurs du musée appelés sur les lieux ont exprimé l'opinion que ces escaliers devaient se trouver sur l'aile d'un amphithéâtre. Les archéologues du musée de Sofia vont faire une enquête et probablement continuer les excavations.

Cette ville contient déjà plusieurs édifices historiques remarquables datant de l'époque romaine. Parmi ces souvenirs du passé, il y a aussi un mur de la ville construit sur l'une des sept collines sur lesquelles, comme la ville de Rome, la ville nommée en souvenir de Philippe de Caeoïne, est construite.

Les archéologues croient qu'on trouvera sans doute sous la ville, si l'on poursuit les excavations, de précieux souvenirs de l'époque romaine et même pré-romaine.

PROPOS PARISIENS

LA FIN D'UN AGITE

Rassurez-vous! Je ne vous infligerai pas aujourd'hui une biographie d'Hugo Stinnes! Ni même une nécrologie. On ne nous a que trop parlé de ce mandat en France. On ne lui a que trop fait de publicité! Si je ne me trompe, c'est même chez nous qu'on a "inventé" ce faux grand homme.

Comme nous sommes nafs tout de même! Fin 1918, l'Allemagne pantelante, désarmée, anarchoïque, ruinée, avait perdu tous ses grands noms. Ballin (encore un pour lequel notre presse fut bien prodigue de publicité) venait de se brûler gentiment la cervelle. Ludendorff et Hindenburg étaient rossés et pas contents. Guillaume scindait du bois. On allait cesser, enfin! de nous rabattre les oreilles avec toutes ces statues à clous. Mais notre jobardise veillait. Nous ne pouvions nous passer de grands hommes outre-Rhin! Et nos gazetiers inventèrent Hugo Stinnes.

Forban cordial, lunatique et grandiloquent, ce Gaudisart de l'impérialisme industriel a hérité, aux yeux de l'Europe attentive, de la gloire à grand orchestre des plus illustres Germains d'avant guerre. On jaloua l'Allemagne de posséder ce Napoléon de la mercuriale. Les nouveaux riches l'enviaient. Les nouveaux pauvres ne l'enviaient pas moins. Les malins (ou soi-disant tels), trouvèrent très drôle de voir cet encombrant homme d'affaires "marcher" à fond contre la France et résister mieux aux vainqueurs de l'Allemagne que tant de généraux casqués. Les "socialistes" d'outre-Rhin firent à fond sa politique, sans l'avouer, ou même en l'avouant. Disons-le tout net: il fut le roi de l'après-guerre.

En somme, il remplaça Guillaume dans ses attitudes de Parsifal de table d'hôte. Les héros germaniques, même s'ils sont capitaines d'industrie, ont toujours des allures de piliers de corps de garde. Chaque pays — et chaque époque — ont les chefs de file qu'ils méritent.

Quelle différence entre ce brylant "trusteur", qui ne pouvait acheter une usine ou conclure une affaire sans en informer par sans-fil la presse des deux mondes, et nos industriels français, si discrets, si pondérés, et en même temps si actifs! Ils viennent de coopérer, avec l'efficacité que l'on sait, à la reconstruction de dix départements dévastés à fond sans que personne, ou presque, en ait parlé! Ils procèdent à l'équipement des forces hydrauliques du pays — œuvre grandiose s'il en fut — sans être honorés du moindre écho, dans la moindre feuille de chou. Au milieu de difficultés inouïes, ils ont réussi à évier en France ce grand fleau — le chômage — qui a ravagé l'Angleterre et commence à ne plus épargner l'Allemagne. Mais cela, qui le dit? Et qui s'en doute? Les badauds de tous les pays n'ont eu d'yeux et d'oreilles, depuis cinq ans, que pour le fumiste tonitruant, qui a mis fin à la notion du trust "horizontal" en érigeant le trust "vertical". Le trust "vertical"! Quelle trouvaille, ma chère! C'est le fin du fin! On n'a jamais rien inventé de plus existant, etc., etc.

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne doit beaucoup à Hugo Stinnes. Grâce à notre étonnante bêtise et à la bêtise non moins étonnante des autres pays alliés et neutres, elle a disposé, juste au lendemain de sa honteuse défaite, d'un homme d'exception assez voyant pour nous en mettre plein les yeux. Elle a tenu cet homme en réserve dans sa boîte à malices, pour l'en faire jaillir aux grandes occasions, comme un diable à ressort. Les choses se gâtaient-elles pour le Reich en Europe centrale? Hugo Stinnes apparaissait à Vienne. La cité de Londres serait-elle les cordons de l'escarcelle britannique? Hugo Stinnes envahissait les grands hôtels de la capitale anglaise à la tête d'une armée d'économistes, de financiers, d'ingénieurs et de reporters. La France avait sa victoire, sa gloire et son armée; l'Allemagne avait ce spéculateur barbu. Et voilà.

Hugo Stinnes est mort? Que non pas! Demain, après-demain, dans huit jours, vous apprendrez qu'un Otto Müller ou qu'un Fritz Kaufmann, riche à cinquante milliards de dollars-ou, vient d'inventer le trust oblique, le consortium à hélice au lieu du syndicat à combustion interne. Les Français, en présence de ce phénomène n'auront qu'à bien se tenir! Berlin pavosera, et nous frémirons de crainte en voyant dans les gazettes le portrait du nouveau grand homme!

Maurice GENESTE,

ELOGE DE L'HUMANITE

Dans sa pièce, "Le Misanthrope et l'Auvergnat", Labiche fait, en ces termes, se lamenter son personnage: "Mon couteur m'a dit que mon rasoir couperait... et mon rasoir ne coupe pas!... (Avec amertume.) Et l'on veut que j'aime le genre humain... Oh! les hommes! Je les ai dans le nez!... Tout en ce monde n'est que mensonge, vol, fourberie! Exemple; hier, j'étais dans un magasin. Il y avait écrit sur la devanture: "English spoken"... et on ne parlait que français! (Avec amertume.) Pitit!... Il y avait écrit: "Prix fixe"... Je marchande... et on me diminue neuf sous!... Infamie!... Et l'on veut que j'aime le genre humain!..."

Cette piqûre si répandue aujourd'hui, qui consiste à exagérer les petits maux, et que la politique exploite avec tant d'indécence, m'incite à passer la parole à une dame que je n'ai jamais vue, mais que, par réaction d'optimisme, je déclare ici, sans la connaître, délicieuse et charmante. Sa lettre est une vraie réponse à l'enquête qui fut menée par un confrère, ces temps derniers, sur ce sujet: "Sommes-nous honnêtes?"

"Le monde est mieux fait qu'on ne le dit, écrit ma ravissante inconnue. La preuve c'est que, voyageant fréquemment sur la ligne Saint-Nom-la-Bretèche, j'ai par trois fois oublié mon sac, renfermant argent et lettres intimes, et deux parapluies différents. Par trois fois, je suis rentrée en possession de ces objets... Signalez le cas!"

J'obéis, pour remarquer d'abord qu'il y a des jolies femmes qui oublient un peu trop facilement leurs sacs et lettres intimes dans les trains, ensuite que l'humanité, sans être épouvantée, n'est pas non plus totalement abjecte... A moins, me souffle le misanthrope, que votre belle anonyme ne soit que l'agent de publicité d'une entreprise de lotissement sur la ligne de Saint-Nom-la-Bretèche.

Louis FORSET.

QUAND ILS VEULENT

Dusseldorf, Allemagne, 3. — Une note officielle du quartier-général français, transmise par l'Agence Havas, témoigne de meilleures relations entre les Allemands et les Français dans le voisinage des régions occupées. En voici le texte:

"Le 14 avril un avion militaire français fut forcé d'atterrir à Osterbrücke, en dehors de la zone occupée. Les aviateurs étaient indemnes mais l'appareil était endommagé.

"Après avoir obtenu la permission des autorités allemandes, des soldats français du 12e régiment d'aviation, sous le commandement d'un officier français, se rendirent au lieu de l'accident et réparèrent l'appareil qui est rentré maintenant à Dusseldorf.

"L'attitude des autorités allemandes aussi bien que de la population envers les aviateurs français et les hommes qui réparèrent l'appareil, a été des plus correctes."

LA GUERRE DE DEMAIN

La chimie dans le prochain grand choc

Le commandant Dancourt écrit dans *La Liberté*:
Quelques précisions s'imposent pour montrer comment, au cours de la dernière guerre, la chimie supplanta déjà les armes les plus puissantes connues, et que, aujourd'hui, elle est en train de bouleverser toutes les méthodes, de sorte que, devant ce facteur formidable, nous ne savons plus exactement ce que seront les prochains grands chocs.

Ce fut un processus logique, depuis la nappe d'un jaune opaque qui, le 22 avril 1915, amobilisa toute une division française, dans la région d'Ypres. L'effet avait été foudroyant; des centaines d'hommes avaient péri et les survivants avaient dû s'enfuir, abandonnant les canons. Mais les savants allemands avaient travaillé seuls, sous l'œil intéressé de l'état-major sceptique, et l'ennemi n'exploita pas son succès, qui pouvait être décisif. La surprise passée, on se prépara, puis la riposte vint.

Peu à peu, l'artillerie chargea ses obus avec ces matières toxiques, et avec d'autres plus toxiques encore: le gaz moutarde (sulfure d'éthyle dichloré) devint le maître du champ de bataille, rendant illusoire les masques les plus perfectionnés et, quand la paix survint, 50 pour 100 des obus étaient remplis de produits toxiques et non de fer.

Aujourd'hui, la stratégie est parfaitement orientée par ces précédents et, désormais, les savants allemands travaillent en liaison étroite avec l'état-major. Il s'agit pour eux d'obtenir un succès décisif immédiat, doublé d'une pression irrésistible sur les populations civiles à l'arrière.

1. Par l'intervention de quelque produit chimique nouveau à effet terrifiant, qui frappe d'une manière décisive le moral des combattants;

2. Par l'abondance et par la rapidité de la production qui défie et rend trop tardive toute riposte;

3. Par le jet de puissantes bombes empoisonnées très loin en territoire ennemi, grâce à des milliers d'avions, opérations de guerre qui transformeront en nécropoles d'immenses cités, choisies parmi les plus opulentes, et réduiront le pays à capituler.

Tout cela, le Reich peut le faire. La colossale organisation "Interessen Gesellschaft", qui groupe d'énormes firmes telles que la "Badische Anilin", les "Farbenfabriken Bayer", l'"Aktien Gesellschaft", "Anilin Fabrikation", le "Farbwerke Hoechst" et plus de dix autres employant ensemble plus de 100 mille ouvriers ou ingénieurs chimistes, donne vraiment à l'Allemagne le monopole de l'industrie des produits colorants, pharmaceutiques et photographiques. Son sol lui donne à profusion des matières nécessaires à ces industries: chloro, brome, iode, carbone, soufre et toute la gamme de leurs composés acides; soude, aniline... Une série de deux ou trois manipulations de ces produits donne les colorants. Une quatrième manipulation, sans la moindre addition, donne un gaz mortel satisfaisant aux exigences des plus féroces des stratèges de Berlin.

Si vous songez que, avec cela, les usines allemandes d'aviation installées à l'étranger fabriquent des centaines d'avions, en séries de pièces séparées, voyez-vous où nous allons avec notre contrôle militaire.

Sentez-vous combien l'article 171 du traité de Versailles, interdisant la guerre chimique, et l'article 172, qui "oblige" l'Allemagne à dévoiler le secret de ses fabrications toxiques, sont inopérants et puérils? Allez-vous interdire l'industrie des colorants? Allez-vous contrôler si ces milliers exécutent trois ou quatre manipulations de leurs produits? Tout cela est impossible! Ce que l'on peut faire, et ce qu'il faut faire au plus vite, c'est:

1. Installer une solide garde internationale sur le Rhin;

2. Neutraliser et occuper la Rhénanie allemande, sous le contrôle politique de la Société des nations, pour écarter d'autant le danger de nos frontières et tenir une terre allemande sous la menace de terribles représailles, en cas de violation des droits de l'humanité;

3. Développer largement les industries criminelles dans tous les pays alliés, solidaires devant le danger de mort. On arrachera ainsi son redoutable monopole à l'Allemagne; on rendra inutile sa production de colorants, qui s'éleva à 140 millions de tonnes, alors que 20 millions de tonnes suffiraient à ses besoins, et on fera que ces colossales industries s'étiole- ront et s'éteindront!

4. Que les Alliés d'hier cessent enfin de voir dans l'"impérialisme de la France" le danger de demain, et dans son occupation de la région carbonifère de la Ruhr, où prennent naissance les trois quarts des produits chimiques allemands, autre chose que le soul légitime de sa sécurité.

Commandant DANCOURT.

GIN CANADIEN
Melchers
CROIX-D'OR

Fabrique à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt.

TROIS GRANDES DE FLACONS:

Gros	42 onces	Prix \$3.80
Moyens	26 " "	2.55
Petits	10 " "	1.10

The Melchers Gin and Spirits Distillery Co. Limited - Montreal

LA VALSE DES ETOILES

Les dernières découvertes de l'astronomie nous mettent en présence de spectacles prodigieux devant lesquels pâlisseraient les romans imaginaires.

Il est une science sans laquelle l'homme ne saurait rien de la réalité, rien sur la constitution de l'univers, rien sur les lois qui le régissent. Cette science est celle d'Uranie. Le développement de la pensée humaine a suivi graduellement ses progrès séculaires. Et pourtant, l'humanité terrestre est encore si peu dégagée de son origine animale que les quatre-vingt-neuf centièmes des êtres qui la composent vivent encore sans savoir où ils sont et sans avoir même la curiosité de se le demander.

Supposons que le globe terrestre soit enveloppé d'une atmosphère constamment couverte d'un voile opaque de brouillards ou de nuages, comme le paraît être notre voisine la planète Vénus, si semblable à la terre à d'autres points de vue, et que les étoiles restent invisibles pour ses habitants, où en serait notre savoir en toutes choses? Réduits à une observation subjective, nous aurions la biologie des locataires d'une cave.

L'astronomie a exercé une influence capitale sur notre représentation de l'univers physique et moral. Au temps d'Hésiode et d'Homère, les poètes croyaient donner une grande idée de l'étendue de l'univers en disant que l'enclume de Vulcain avait mis neuf jours et neuf nuits à tomber du ciel sur la terre, et qu'il lui en faudrait autant pour tomber aux enfers. Si nous suivons, en effet, cette chute par la pensée, elle nous paraît assez longue. Eh bien! cette prétendue hauteur du ciel ne représente guère plus de la distance de la lune, l'astre le plus proche de nous, planant à 30 fois seulement le diamètre terrestre, à 384,000 kilomètres, et qui n'est vraiment qu'un faubourg de la terre. Or, le soleil est 400 fois plus, l'étoile la plus proche 9,330 fois plus, et les autres 20,000, 50,000, 100,000 fois au-delà... jusqu'à l'infini.

L'impression enfantine des premiers âges, anthropomorphe et géométrique, a fait place à un jugement d'une toute autre ampleur. Autrefois la terre était fixée à la base du Monde (Terra in aeternum stat) et le ciel la dominait, ciel astronomique et théologique. Nous savons aujourd'hui que notre planète est un médiocre petit globe, qui tourne sur lui-même, et vague emporté dans l'espace, soumis à de nombreux mouvements dont quatre sont déjà déterminés. Le premier de ces mouvements, la rotation diurne, produisant la succession des jours et des nuits, fait constamment varier les directions cosmiques, montrant qu'il n'y a ni haut ni bas dans l'univers. Comment représenteriez-vous l'ascension de Jésus-Christ ou l'assomption de sa mère dans la réalité astronomique actuellement connue? A douze heures d'intervalle, le mouvement ne se présente plus de bas en haut, mais de haut en bas, et toute ascension prétendue est une chute vers l'abîme... Les Raphaël et les Murillo n'auraient plus les mêmes inspirations pour leurs célestes tableaux.

Le deuxième mouvement de la terre, sa révolution annuelle autour du soleil, ne disloque pas moins la stabilité antique apparente, puisque notre navire éther parcourt 940 millions de kilomètres par an, à la vitesse de 107,000 kilomètres à l'heure.

En même temps, le soleil autour duquel nous gravitons nous emporte à travers l'espace, vers la constellation d'Hercule, au taux de 20 kilomètres à la seconde, si bien que depuis qu'elle existe, notre planète n'est pas passée deux fois par le même chemin; au lieu de tourner en cercle ou en ellipse, elle décrit des spirales consécutives, toujours ouvertes vers l'infini.

Mais cette translation générale de notre système solaire, qui constitue un troisième mouvement à notre planète, ne représente pas non plus une direction permanente de notre esquisse mobile, car le soleil n'est qu'une étoile et fait partie de l'agglomération stellaire de la Voie Lactée qui, elle aussi, se déplace dans l'immensité à la vitesse inimaginable de 600,000 mètres par seconde, voguant vers la constellation du Capricorne, laquelle se déplace également, chaque étoile soleil étant animée d'un mouvement propre.

Cette agglomération stellaire qui constitue notre univers sidéral se compose de plus d'un milliard de soleils et forme un immense amas entrelacé dont la lumière emploie 35,000 ans à traverser le diamètre équatorial, à la vitesse de 300,000 kilomètres par seconde.

Nous connaissons aujourd'hui non pas seulement notre Voie Lactée, mais un grand nombre d'autres univers lointains, étrangers au nôtre, gravitant au sein du vaste éther, à des vitesses analogues à la précédente. Le Grand Nuage de Magellan, qui contient 278 nébuleuses, s'éloigne de nous à la vitesse de 500,000 mètres par seconde; le Petit Nuage, à la vitesse de 600,000 mètres. Ces formations célestes paraissent étonnées à 114,000 années de lumière, à 110,000 fois 9 trillions 407 milliards de kilomètres. Telle nébuleuse spirale vient d'être mesurée tournant sur elle-même en 45,000 ans, telle autre en 80,000. La photographie en a déjà saisi près d'un million. Ces nébuleuses en spirale ne se montrent pas dans la Voie Lactée, mais en dehors d'elle, à ses pôles; ce sont d'autres univers... Aussi se transforme actuellement pour la science, dans ses rapides et fantastiques conquêtes, l'antique aspect de la création.

Qu'est-ce que le monde minuscule des temps de Bouddha, de Moïse, de Platon, de Jésus, de Mahomet, devant celui des astronomes d'aujourd'hui!

Nous avons devant les yeux des astres dénombrés par millions, par milliards, des grandeurs les plus diverses, des âges les plus dissemblables, les uns en pleine vigueur, d'autres d'une extrême jeunesse ou d'une extrême vieillesse, d'autres aussi morts depuis longtemps, représentant la vie cosmique dans toutes ses évolutions.

Or, c'est par cette considération que nous pouvons terminer cet exposé, tout cet univers formidable repose sur... l'invisible.

Toutes ces masses planent dans le vide. La Terre pèse 5,990 sextillions de kilogrammes; le Soleil, 1,990 octillions; Sirius est deux fois plus lourd; on vient de peser une petite étoile de la Licorne et de lui trouver 100 fois le poids du Soleil. Eh bien, tous ces mondes, tous ces soleils, tous ces systèmes sont nus par l'invisible. Qui n'a jamais vu l'attraction?

Les volumes offrent les mêmes sujets de contemplation. Antares, la belle étoile du Scorpion, a un diamètre surpassant de 460 fois celui du Soleil, c'est-à-dire 50,000 fois celui de la Terre. Si nous supposons, par la pensée, ce soleil à la place du nôtre, notre planète, laissée à sa distance, serait comprise dans son volume.

Où, tous ces mondes sont nus par l'invisible. La Terre, à bras tendu, pour ainsi dire, à 149 millions de kilomètres en la faisant tourner autour de lui à la vitesse de 107,000 kilomètres à l'heure; mais ce bras est invisible. Ce n'est pas seulement le soutien du monde, la force ré-

LES DEUX ANS DU FAKIR

La journée est finie. Les employés ont depuis longtemps quitté leurs guichets. Dans son vaste bureau devant ses tapisseries anciennes de Trébizonde et ses hauts fauteuils de Cordoue, M. Caligoules, banquier, s'attarde. Il éprouve une sensation heureuse à demeurer dans le calme, alors que sa porte est enfin close et son appareil enfin muet.

La "cote" est dépliée devant lui avec ses colonnes de chiffres. Il se trouve le devant son champ de bataille. Quelles combinaisons devra-t-il tourner demain pour obtenir sa victoire quotidienne? Pour l'instant, il n'y veut pas songer.

On ne peut guère parler de l'examen de conscience d'un banquier de cette sorte. M. Caligoules fait en lui-même l'examen de sa situation. Il se voit à Samos où gosse de dix ans, il gagnait déjà quelques drachmes par mois comme grappilleur de raisins. A quinze ans, il ne savait pas encore lire, mais à sept ans, il savait compter.

A seize ans, il vendait des timbres-postes aux collectionneurs, avec une réduction de cinquante pour cent sur les prix des catalogues. Ses timbres n'offraient qu'un inconvénient, ils étaient faux. A dix-huit ans, on le trouvait à Athènes où il prenait la commande pour les vins, dont les tonneaux, par un malentendu contraire, n'arrivaient jamais qu'à moitié pleins.

Jusqu'à là, il flânait. C'est à dix-huit ans qu'il commença à travailler sérieusement. Très laid, avec un corps massif, une tête énorme enfoncée dans les épaules, un regard fuyant, des lèvres épaisses, il souffrait quand les jeunes filles, qui regardaient volontiers ses amis, se détournaient dès qu'il apparaissait. Quand il aurait de l'argent, on verrait bien si elles ne seraient pas toutes à ses pieds, soumises à ses caprices.

Il ouvrit alors sur les quais du Pirée une échoppe de changeur. Il ne la conserva pas longtemps, juste assez pour gagner de quoi payer son voyage jusqu'à Marseille. Ou se s'imaginé par le prestige que la Camébière exerçait sur les Grecs. Elle représentait pour eux la terre promise.

Caligoules devait réussir en France. Il avait d'abord sur nos compatriotes l'avantage d'être de ces étrangers à qui de parti pris l'on fait confiance. Ensuite, ne possédant rien, il pouvait risquer tout. Si la chance avait tourné contre lui, il en aurait été quitte pour un peu brusquement, un jour, s'en retourner chez lui... ou ailleurs!

De Marseille, il était venu à Paris, comme le Premier Consul, Bonaparte s'était exilé à l'étranger.

Il avait aujourd'hui quarante-cinq ans. Était riche, il était considéré, et, ma foi! il pouvait se croire aimé. Il avait épousé une femme fort élégante, qui ne comprenait la vie que fastueuse et agitée. Elle l'entraînait dans son mouvement parfumé.

Hélas! quelquefois, il commençait de sentir la fatigue. Ce n'est pas vainement que l'on garde les nerfs tendus. La lutte qui se renouvelle quotidiennement use les organismes les plus forts comme l'eau use la pierre.

Mais comment s'arrêter? Son amour-propre se cabrait à la seule perspective qu'on puisse le voir moins grand. Il aurait fallu qu'il réalisât un coup formidable.

Toutes ces masses planent dans le vide. La Terre pèse 5,990 sextillions de kilogrammes; le Soleil, 1,990 octillions; Sirius est deux fois plus lourd; on vient de peser une petite étoile de la Licorne et de lui trouver 100 fois le poids du Soleil. Eh bien, tous ces mondes, tous ces soleils, tous ces systèmes sont nus par l'invisible. Qui n'a jamais vu l'attraction?

Les volumes offrent les mêmes sujets de contemplation. Antares, la belle étoile du Scorpion, a un diamètre surpassant de 460 fois celui du Soleil, c'est-à-dire 50,000 fois celui de la Terre. Si nous supposons, par la pensée, ce soleil à la place du nôtre, notre planète, laissée à sa distance, serait comprise dans son volume.

Où, tous ces mondes sont nus par l'invisible. La Terre, à bras tendu, pour ainsi dire, à 149 millions de kilomètres en la faisant tourner autour de lui à la vitesse de 107,000 kilomètres à l'heure; mais ce bras est invisible. Ce n'est pas seulement le soutien du monde, la force ré-

gissante, qui est invisible. C'est encore la constitution même de la matière. Les atomes qui la composent sont, eux-mêmes, invisibles et impondérables. Leur diamètre est inférieur au milliardième de millimètre, et leur masse au cent milliardième de trilliardième de gramme. Un milliagramme de radium contient deux millions de trillions d'atomes. L'électron est un invisible grain d'électricité négative, autour duquel circulent d'autres grains invisibles, à des vitesses fantastiques. Dans cet univers, du plus formidable des soleils au plus minuscule des atomes, tout est en activité, en mouvement, en vibration. Notre conception de la nature est entièrement métamorphosée; elle nous met en face d'un dynamisme prodigieux régi par une force infinie et incompréhensible pour nous, indignes d'un satellite d'étoile perdu au sein de millions de systèmes se succédant jusqu'aux limites inexistantes de l'infini.

Albert ACREMANT.

gissant, qui est invisible. C'est encore la constitution même de la matière. Les atomes qui la composent sont, eux-mêmes, invisibles et impondérables. Leur diamètre est inférieur au milliardième de millimètre, et leur masse au cent milliardième de trilliardième de gramme. Un milliagramme de radium contient deux millions de trillions d'atomes. L'électron est un invisible grain d'électricité négative, autour duquel circulent d'autres grains invisibles, à des vitesses fantastiques. Dans cet univers, du plus formidable des soleils au plus minuscule des atomes, tout est en activité, en mouvement, en vibration. Notre conception de la nature est entièrement métamorphosée; elle nous met en face d'un dynamisme prodigieux régi par une force infinie et incompréhensible pour nous, indignes d'un satellite d'étoile perdu au sein de millions de systèmes se succédant jusqu'aux limites inexistantes de l'infini.

Camille FLAMMARION.

Albert ACREMANT.